

L'exil et le royaume Entretien avec Émile Ollivier

Spirale

Numéro 182, janvier–février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17866ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Spirale (2002). L'exil et le royaume : entretien avec Émile Ollivier. *Spirale*, (182), 8–9.

L'EXIL ET LE ROYAUME

ENTRETIEN AVEC ÉMILE OLLIVIER

SPIRALE — Émile Ollivier, vous percevez-vous comme un écrivain haïtien, canadien ou québécois ?

ÉMILE OLLIVIER — Je m'aperçois que dans l'institution littéraire il faut nécessairement qu'on soit typé, catalogué, rangé, rangé sur une étagère; alors, je suis tantôt un écrivain haïtien, tantôt un écrivain québécois d'origine haïtienne, tantôt un écrivain caraïbe ou un écrivain montréalais ! J'aimerais être considéré comme écrivain seulement, mais il faut bien assumer le fait qu'on vient nécessairement de quelque part...

SPIRALE — On utilise plusieurs termes différents pour identifier l'œuvre d'un écrivain immigré. À quelle littérature vous associez-vous ? À la littérature « migrante », à la « petite littérature » ?

ÉMILE OLLIVIER — Il y a aussi les littératures de l'exiguïté — François Paré — ou la littérature à diffusion restreinte, comme le mentionne Maximilien Laroche; c'est un débat intéressant. S'il faut choisir, disons pour l'instant que je m'identifie surtout à la « littérature migrante »; parce que je suis immigrant, parce que je véhicule un certain bagage culturel, une mémoire particulière.

SPIRALE — Pourquoi et pour qui écrivez-vous ?
ÉMILE OLLIVIER — C'est une grande question, à laquelle il est difficile de répondre puisque les enjeux varient selon les différents moments de l'existence. Quand j'ai commencé à écrire, il me semblait que j'avais un destinataire privilégié : les Haïtiens. Or, comme vous le savez, Haïti est un pays où l'analphabétisme est largement répandu et le lectorat, par conséquent, très réduit. Dans un premier temps, je me disais que j'écrivais pour dans cent ans. Je me disais aussi — de façon un peu présomptueuse — que j'écrivais « pour donner une voix à ceux qui sont sans voix ». Je voyais la littérature comme une sorte d'engagement.

Que vaut la littérature à côté d'un enfant qui meurt de faim ? demandait Sartre. Il disait aussi, à peu près : « longtemps j'ai pris ma plume pour une épée; à présent, je connais mon impuissance. » Liés à la question de l'engagement, de nombreux problèmes se posent, surtout après les grandes dérives du *xx^e* siècle. Samuel Beckett disait aussi, à propos de la littérature : « je ne suis bon qu'à ça ». Alors, vous voyez, cette question est plutôt complexe. Aujourd'hui, j'écris d'abord pour moi-même, par souci thérapeutique. J'écris parce que c'est un mode de connaissance; ça me permet de poser un certain nombre de questions auxquelles je ne trouve pas toujours les réponses. Et puis, les destinataires peuvent être réels ou imaginaires.

SPIRALE — L'exil est l'un des thèmes principaux de votre œuvre; ressentez-vous encore ce sentiment de déchirure, de blessure ? Comment vivez-vous maintenant cet exil ?

ÉMILE OLLIVIER — Je dois dire que j'ai fait la paix avec moi-même sur cette question. Malheureusement, j'ai déjà soixante ans; la fin s'annonce un peu à l'horizon. Il est malheureux que je sois arrivé si tard à cette sérénité... Il faudrait le double de la durée de ma vie pour faire bon usage de cette sérénité.

SPIRALE — Vous avez mentionné que les Haïtiens de votre génération sont venus avec l'intention de retourner au pays natal; avez-vous l'intention d'y retourner vous-même ?

ÉMILE OLLIVIER — J'ai beaucoup réfléchi à cette question. Pour l'instant, étant donné la situation actuelle du pays, étant donné mes projets de vie et ma situation personnelle, je ne pense pas que je suis dans une perspective de retour. Cela ne veut pas dire que je romps pour autant avec Haïti : j'ai découvert, avec les moyens de communication modernes, que je suis plus proche de Port-au-Prince qu'un habitant de cette ville le serait de Cap-Haïtien. Il m'arrive quand même, parfois, de songer à y retourner, de me dire que ce serait bien de vivre parmi les miens, mais je n'y crois pas vraiment.

SPIRALE — C'est décidé ?

ÉMILE OLLIVIER — C'est la vie. Des fois, il faut faire avec la donne de la vie. Pendant longtemps j'ai pensé effectivement que je pourrais retourner vivre en Haïti, mener une vie d'écrivain. J'ai essayé mais je ne crois pas que ce soit possible. Après quarante ans en terre étrangère, on finit par développer des racines et on finit par structurer sa vie quotidienne de façon différente. Je trouve ça dommage. Je le regrette mais je pense que ça ne sert à rien de poursuivre cette illusion. Ce qui veut dire probablement que chaque fois que j'aurai l'occasion de retourner en Haïti ce sera seulement pour des séjours ponctuels. Encore une fois, je tiens à dire que cela ne veut pas dire que j'ai rompu avec Haïti.

SPIRALE — Pourquoi avoir choisi ce titre, *Mille eaux* ?

ÉMILE OLLIVIER — *Mille eaux* (millo) c'est le diminutif d'Émile, Émile de la terre. Ce titre, c'est un clin d'œil à ce surnom. Mais quelque part aussi, *Mille eaux* c'est les bains de l'enfance, les eaux de l'enfance. C'est en quelque sorte un bain matriciel. C'est une sorte d'humus, de liquide dans lequel on peut plonger quand, à l'âge adulte, on regarde un peu le passé. Moi, j'ai eu une enfance heureuse à Port-au-Prince. Imaginez : c'était une ville où tout le monde se connaissait dans les années 1950. Il y avait deux

cent mille habitants. Aujourd'hui, il y en a dix fois plus; c'était intéressant de revisiter cette enfance.

SPIRALE — Vous avez fait un retour vers l'enfance. Est-ce que c'est une sorte d'autobiographie ?

ÉMILE OLLIVIER — Pour moi, oui. C'est un récit autobiographique, un récit où je parle des premières années de mon enfance et des problèmes qui ont pu surgir. Mais pour moi ce n'est pas par narcissisme.

SPIRALE — Y a-t-il des risques à écrire un récit autobiographique ?

ÉMILE OLLIVIER — C'est toujours un risque de retourner vers le passé. J'ai déjà dit souvent que quand on fait ce retour vers le passé on peut découvrir des blessures qui ne sont pas cicatrisées. On peut découvrir toutes sortes d'autres choses. Ce qui est mon cas dans les rapports avec ma mère, avec mon père. Mais tout ça, ce n'est rien de bien original. Moi, ce que je trouve intéressant dans cet exercice, c'est d'essayer de reconstituer, parce que quand on fait le retour vers le passé, ce n'est jamais une résurrection. Le passé, c'est une reconstitution du passé. Dans ce sens, est-ce une enfance réelle ou est-ce une enfance que j'ai rêvée ? Je n'en sais rien. Mais, pour moi, ce qui était important, c'était de reconstituer ce que j'appelle un monde englouti, parce que cet univers n'existe plus en Haïti. Ce Port-au-Prince que je décris dans *Mille eaux* n'existe plus. Je trouvais que j'étais un peu comptable de ces gens qui m'ont précédé. J'étais un peu redevable par rapport à ce tissu qui m'a constitué. Et je recommande à tous ceux qui ont vécu — et même si ce n'est pas pour des fins de publication — de faire un exercice comme celui-là. Parce que ça permet de nous rapprocher de notre archéologie personnelle, de ce qui est ancien en nous, et à certains moments on dit : « ah c'était donc ça ». C'est très intéressant !

SPIRALE — Vous nous avez fait parcourir des chemins très intimes : est-ce qu'à travers la naïveté de l'enfance on peut dire tout ce que l'on veut ?

ÉMILE OLLIVIER — On essaie autant que possible d'être authentique, d'être sincère, mais je ne crois pas qu'on y arrive : quand bien même on voudrait tout dire, on n'arrive pas à tout dire. On joue un peu dans les eaux de la psychanalyse, c'est-à-dire que retourner vers le passé, c'est faire remonter un certain nombre de faits qui ont été refoulés. Quand ils réapparaissent, ils peuvent paraître déguisés, transformés. Oui ! Je suis parti avec l'idée de tout dire mais je m'aperçois que j'en dis très peu. Si aujourd'hui je devais recommencer ce livre, il faudrait aller encore beaucoup plus loin.

Sans compter qu'il y a des problèmes techniques; il ne faut pas ennuyer le lecteur. Il y a des faits, des anecdotes qui n'ont aucune signification, même s'il y a des résonances dans une conscience. Il faut se rallier à des structures. C'est comme une maison. Il faut que les poutres soient à la bonne place. Il y a quelques difficultés à faire cet exercice. C'est pour ça que j'aimerais poursuivre. Je trouve intéressante cette reconstruction d'un récit de l'enfance. Derrière ça pour moi, il s'agit d'essayer de découvrir une identité particulière. Quels sont les événements, les faits marquants de mon existence qui font que l'individu est tel? C'est finalement le problème de l'identité qui est derrière cette question. Or je découvre que nous sommes faits de tellement de mondes, à la fois des morts et des vivants, des amis et des ennemis, des contemporains et de ceux qui ne le sont pas... Alors on a affaire à une complexité.

SPIRALE — Dans tous vos romans, vous nous faites un petit tour guidé d'Haïti. En plus de nous faire découvrir les coutumes haïtiennes à travers les paysages, la famille (dont la vôtre) et les femmes, en plus de la nostalgie, y a-t-il un autre message qu'Émile Ollivier veut divulguer à ses lecteurs?

ÉMILE OLLIVIER — Au fond, je dirais que ce qui me travaille, c'est la question suivante : « qu'est-ce qui nous est arrivé comme peuple? » C'est cela que j'essaie d'approcher. Je ne veux pas me contenter de réponses faciles comme le sous-développement, la domination coloniale, donc des réponses connues. Comment expliquer qu'aujourd'hui huit millions d'hommes soient rendus à ce point-là? Des hommes qui ont un passé absolument glorieux (ce n'est pas pour faire notre éloge), qui ont accompli des choses, des hommes tels que Toussaint Louverture, Jean-Jacques Desalines, des personnages extrêmement importants dans l'histoire de l'humanité si on considère la question de l'esclavage et la question de la colonisation... Et je m'aperçois que dès l'origine il y a eu un problème.

Il y a quelque chose qui ne se passe pas en Haïti. Alors, je voudrais essayer d'approcher cette question, essayer de faire quelques hypothèses. C'est pour cette question que je dis parfois que ce n'est pas la réponse qui est importante, c'est se poser la question. Quand on regarde dans quelles difficultés inexplicables les gens vivent en Haïti, on se demande par quel miracle ce pays tient encore. Et aujourd'hui, au moment où nous parlons, les Haïtiens sont encore plongés dans ces difficultés. Les gens se battent et se débattent dans des conditions absolument terribles.

Moi, je suis parti. Dans un certain sens, je suis un évadé de la prison ou du ghetto haïtien. Je m'en aperçois et cela me fascine toujours. Comment des étrangers, même dans l'état actuel du pays, peuvent-ils être eux aussi fascinés par Haïti, par la créativité de ce peuple, par sa détermination à vivre et à survivre dans des conditions infra-humaines? Est-ce qu'il y a un

message à travers ça? J'ai tendance à dire que j'ai envie de pousser de grands cris dans le genre « S.O.S, écoutez, il y a un peuple en danger ».

SPIRALE — Alors il n'y a pas de réponses, seulement des questions?

ÉMILE OLLIVIER — Je ne dis pas qu'il n'y a pas de réponses. Mais il faut commencer par se poser les bonnes questions.

SPIRALE — Est-ce qu'il y a de l'espoir?

ÉMILE OLLIVIER — Ah oui! Je disais dans un article que je suis un optimiste tragique. C'est comme si on avait désespéré, mais quand on regarde encore une fois la vitalité de ce pays, je pense qu'il y a un certain espoir; mais c'est pas un truc qui va nous tomber du ciel sur la terre, je crois qu'il nous faut trouver un certain système et, avec notre imagination et nos capacités, s'en servir pour essayer de trouver une solution.

SPIRALE — Êtes-vous un peu blessé de voir certains membres de la communauté haïtienne de

hors, cela peut paraître dérisoire. C'est là que j'ai choisi d'investir ma vie.

Je comprends qu'il y a des gens qui disent que je ne participe pas ou plus à certaines activités. Je n'en suis pas sûr, parce que j'ai des réseaux d'amis qui font de la politique et qui peuvent me consulter, me demander de faire quelques gestes à l'occasion. Si je dois participer à un combat pour le changement en Haïti, c'est avec mes armes, qui sont mes mots. Je n'en ai pas d'autres! Je peux concevoir qu'il y a des gens pour qui ce soit insatisfaisant, d'autant plus qu'on est dans une culture de la mort. Mourir pour la patrie, c'est le geste le plus beau que l'on puisse poser. Moi, je ne participe pas à cette grande chose parce que je suis en vie, debout et présent et que je me demande simplement quels changements apporter. J'aide, et pas six pieds sous terre.

SPIRALE — Est-ce que la littérature migrante haïtienne est entre de bonnes mains?

ÉMILE OLLIVIER — Oui, en général, qu'elle soit



La cité d'Utopie de François Hébert, 1988

DR

Montréal vous critiquer au sujet de votre soutien à la cause haïtienne?

ÉMILE OLLIVIER — À la vérité, en vieillissant, non! En ce qui me concerne, dans ma jeunesse, j'ai beaucoup milité pour la transformation radicale de la société haïtienne. J'ai appris à ne pas confondre politique et littérature d'une part, et d'autre part à connaître ses limites, parce que si on voulait changer ce qui existait en Haïti, il fallait faire de la politique. Or, ce n'est pas mon rayon, ce n'est pas ma tasse de thé. La seule façon dont je peux aider Haïti, c'est par l'écriture. L'écriture, c'est comme une femme exigeante, il faut faire des choix. J'ai choisi de consacrer ma vie à l'écriture; pour quelqu'un qui est en de-

migrante ou pas, je trouve que c'est une littérature en pleine explosion. Ces quinze dernières années, on a vu apparaître des écrivains qui ont un talent remarquable, pas seulement de ma génération. Il y a quelque chose qui se passe de ce côté-là. Il y a lieu d'être optimiste, nous sommes vraiment à l'aube d'une éclosion de la littérature haïtienne si on peut régler quelques petits problèmes, à la fois de lectorat, d'édition, d'alphabétisation, etc. Dans la mesure où on peut comparer la littérature à un grand livre, nous avons écrit les premières pages.

PROPOS RECUEILLIS
PAR ÉRIC JR PAUYO